

en concert

Théo Hakola

Valse, amour et anarchie

Théo HAKOLA est de retour en librairie et sur scène. Et ses multiples talents ne font que s'affiner...

ALIAS
Photo : P. COMIS

En 2001, les éditions du Serpent à Plumes sortaient son premier livre, rouge comme son titre, *La Route Du Sang*. Et en 2003 son deuxième roman, *La Valse Des Affluents*, dont l'écriture comme la couverture font clairement écho au premier mais annoncent la couleur : violette. Celle qui bleuit les coups vieillissant sur la peau, celle de l'âge qui augmente, celle du deuil. Il n'échappera à personne que ce nouveau texte est beaucoup plus épais que le premier, bien qu'écrit en quatorze mois alors que son aîné avait pris une vingtaine d'années. L'écriture de Theo est devenue quasi quotidienne et il confie avoir pris confiance en elle. En 1995, il avouait douter de ses capacités romanesques, domaine où il pensait avoir beaucoup à apprendre, contrairement à la musique où il se sentait très sûr de lui. Aujourd'hui, il peut déclarer "Je suis peut-être capable de faire ça jusqu'à ma mort". On peut donc espérer voir tourner longtemps encore la *La Valse Des Affluents*, ricochant de battements en battements, les livres se nourrissant des chansons et pièces de théâtre et inversement, les thèmes et personnages se répondant sans cesse, et jusqu'au sein d'une même œuvre s'enchevêtrant inextricablement par delà les générations et les continents.

Car les livres de Theo sont des fresques épiques comme bien peu savent encore en écrire aujourd'hui. Et les pulsations, à leur lecture, s'accroissent autant à la description des torrides désirs sexuels qu'à la fièvre syndicale des mineurs américains de 1899. Tout cela "affluent" dans le sang de Theo, qui peut à la fois fustiger le narcissisme des nouveaux auteurs et peindre des œuvres en costumes avec moult figurants tout en y accouchant de ses obsessions les plus intimes. Puisqu'il s'agit encore et toujours de SES affluents. Rien de ce qu'il décrit n'est étranger à ce descendant naturel (dans les deux sens du mot) de Bill Haywood, le mythique leader des mineurs syndiqués. Ni ce combat, ni celui de la



guerre d'Espagne, ni celui des joutes électorales des années 72, ni les représentations de Tennessee Williams, ni le punk international. Tout cela et le reste font intrinsèquement partie de sa propre histoire, de sa chair. Quelque soit donc l'épopée universelle qui bouillonne dans ses mots merveilleusement écrits, elle se double toujours de la plus impudique des confessions, et pas seulement quand il conte par le menu les affres d'un auteur crucifié et trahi par son metteur en scène et ses comédiens jusqu'à l'annulation de la

pièce trente minutes avant la représentation, épisode qui éveillera des souvenirs précis chez certains spectateurs. Il y a aussi de familières obsessions, des thèmes récurrents. Tels l'inceste, la lâcheté ou la maladresse de ses personnages principaux. Des blancs becs qui s'appuient sur la force des femmes d'une part, gênent les vrais combattants en déboulant malencontreusement dans leur lutte d'autre part, et pour finir passent à autre chose une fois passée la crise adolescente. Pour Theo, "ces donneurs de leçons sont en

fait des nantis. Ils finissent par lâcher parce qu'ils ne sont pas impliqués dans leur propre vie. Ce n'est pas du tout une histoire de survie pour eux. C'est souvent une façon de se révolter contre les parents : au lieu de prendre de la drogue, ils vont prôner des solutions extrêmes et souvent très débiles".

Mais à présent parlons musique. Depuis environ deux ans, un groupe se stabilise à nouveau autour du duo magique Theo HAKOLA / Bénédicte Villain et il s'en faudrait de peu qu'un album voit le jour : "J'ai un album à proposer mais pas de maison de disque pour en payer l'enregistrement de quatre à cinq semaines en studio. Je n'ai jamais fait mes preuves sur le plan commercial. Peu importe ce que je fais, ça ne se vend jamais beaucoup. Ça finit par se savoir et on ne se jette pas sur ma musique parce qu'elle n'a jamais fait faire de bénéfices à personne. C'est donc normal qu'on soit frileux à mon égard, c'est le système qui veut ça." Le public serait-il donc stupide ?

Ne voulant pas terminer sur une question qui risquerait d'être par trop déprimante, je laisse le mot de la fin à l'intéressé pour ses propres souvenirs de fan : "Patti Smith, je l'ai vue avant tout le monde, en 1975, à la fête gratuite pour la fin de la guerre du Vietnam, à Central Park. J'avais un peu mis de côté le rock'n'roll dans ma vie puisque le milieu des années 70 était vraiment à chier. J'écoutais plutôt du blues, du jazz, du vieux folk contestataire. Et à cette belle journée de printemps où on était contents de la fin de la guerre, il y avait le formidable Phil Ochs qui présentait une nouvelle : Patti Smith. Qui monta sur scène pour "Piss Factory" et déjà visuellement ça ne ressemblait à rien que personne n'ai encore vu, cette femme en costume. Phil Ochs en a fait une présentation assez sobre et pour moi c'est comme si elle prenait le relais par rapport aux contestataires du passé. Sur le coup j'ai trouvé ça bien et surprenant. Mais rétrospectivement c'est pour moi très important. C'est la marraine du punk". Je vous laisse deviner qui est le filleul ●

en concert

MARDI 06 MAI

A Roubaix à la CAVE AUX POÈTES et à 18h30 à la librairie L'ARBRE À LETTRES, 58 rue Esquermoise à Lille